

Danger : désir brûlant

Anne Dandurand

Numéro 12, printemps-été 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15369ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dandurand, A. (1981). Danger : désir brûlant. *Moebius*, (12), 13–16.

ANNE DANDURAND

Danger: désir brûlant

Je vivais dans une maison de chambres.

Je passais le plus clair de mon temps entre mes générations de chats et mes livres de gravures anciennes. Je vivais heureuse et calme jusqu'à son arrivée, un quinze janvier. Cette journée a marqué ma mémoire avec l'acuité d'un drame. Aidé d'un nègre aux yeux de satin, il déménagea son lit dans la chambre sous la mienne. Il chantonnait doucement. Je remarquai surtout ses mains, longues et mobiles, prêtes à saisir...

Je le désirai sur-le-champ.

Les jours filèrent. Toute tentative de contact avec lui échoua pitoyablement. Il me remarquait à peine et parlait avec plus d'animation à mes chats.

Je passai les mois de printemps à l'épier sans cesse, le suivant chez ses maîtresses, le traquant dans les studios où il travaillait.

Le six mai au soir, je l'entendis s'étendre sur son lit. Mes narines énervées perçurent son odeur d'épices brunes.

J'étais si exaspérée de désir que le parfum s'empara de la chambre comme une tempête, pour m'abandonner ensuite, meurtrie et tremblante.

Je devrais arriver à mes fins avec cet homme, ou m'assombrir dans la folie.

Il recevait des lettres d'Amérique, à la mauve écriture arrondie. Sans grand effort, je lui subtilisai une missive. Elle émanait d'une danseuse qui l'aimait et qui y décrivait avec une précision scientifique ce qu'elle exigerait sexuellement de lui, lors de leur prochaine rencontre.

Je m'envolai pour l'Amérique, à l'adresse de retour. Je découvris, dans une vallée sauvage, une colonie de femmes et d'hommes particulièrement luminescents, en harmonie avec leur corps, et extrêmement imaginatifs. Je les surveillai pendant deux jours, les dents bien serrées, et y décelai une seule danseuse, de soixante-huit ans, gracieuse comme une méduse, dont les yeux bleus dégrafaient le mensonge. Je revins chez moi plus ancrée encore dans ma résolution.

Je tissai un réseau serré autour de lui, mettant à contribution mes cousines, et mes amies. Ce qui restait

curieux concernant cet homme était ce pouvoir de troubler tous ceux qu'il rencontrait... Près de lui, les hommes mouillaient leurs lèvres et les femmes félaient de convoitise...

Mes cousines et mes amies cessèrent leur guet, trop effrayées par son charme.

J'appelai quelques femmes, amies de ma mère, qui mêlaient la science des Herbes à celle des Minéraux.

Odile, frêle telle une araignée, me transmet la recette d'un délice sucré et irritant, dont le goût se développait en neuf saveurs dans la bouche, pour dévaster ensuite la conscience du goûteur...

Agathe, celle qui riait toujours, chuchota à mon oreille les trois paroles de l'Incantation qui Soumet...

Et Renée, dont ma mère malgré tout se méfiait, à cause de son jeune âge, me délivra du fond de sa nuit une fiole, où une essence charnue dansait...

Le quinze août fut désigné. Les chiens avaient hurlé tout le jour. La lune montait.

Dans le couloir, je lui remis le gâteau douxereux. Nous échangeâmes quelques mots sur l'été étouffant, et il entra chez lui, sans verrouiller...

Je patientai une heure, brûlante de désir. Puis je pénétrai chez lui, la fiole enfouie au creux de ma chair. Il était appuyé sur la cheminée, le regard déjà alangui. Il se tourna vers moi, il me murmura vaguement qu'il se sentait délirer. Grâce au maléfice d'Odile, je pouvais observer qu'une à une ses barrières croulaient et qu'il commençait à s'enliser dans les marécages du désir.

Vivement, je lui lançai l'Incantation d'Agathe.

Un moment terrible se prolongea, où j'ai cru avoir échoué, mais avec lenteur il me tendit les bras.

J'approchai, frémissante, et l'embrassai. Sans me quitter des yeux, il saisit ma tête entre ses mains, et, altéré, il but mon haleine.

Je lui commandai d'être nu. Il recula d'un pas, se dévêtit avec la grâce d'un toréador; il était de plus en plus hardi et tragique. Son corps irradiait dans la chambre obscure, et son sexe se cabrait, droit, dur, magnifique. Il s'agenouilla et mit un collier de baisers autour de ma taille. Je m'ouvris enfin pour lui, secouée par une onde de fièvre.

Il déplia avec délicatesse les lèvres de mon sexe avec ses doigts, et il y passa l'intérieur de sa langue avec adresse, comme au coeur pourpre d'un camélia. Soudain il

happa mon clitoris de feu et suçà presqu'avec violence. Un vent de sable m'illumina. Je le respirai, courbée sur lui, le relevai et montai m'enrouler autour de ses hanches. Chacune de mes caresses sifflait comme une étincelle, et nous échangeâmes bientôt des chatteries et des baisers.

J'exultais, mais il me tardait de le posséder. Je pris appui avec mes pieds, sur ses cuisses tendues et m'empalai à lui, si lentement, jusqu'à ce qu'il touche en moi cette mer torride qui y dormait.

Une série de muscles enfouis s'éveillèrent et encerclèrent son sexe comme mille mains africaines. Un profond chant griffu s'échappa de sa poitrine. Je l'étreignis avec plus d'âpreté.

Pour un temps nous oscillâmes avec frénésie, girouette gigantesque de l'amour au bord du vide. Nous basculâmes dans les abîmes sonores de la joie.

Puis... un flot de douceur nous envoûta.

Emerveillés, nous avons à peine bougé, attentifs à notre noyade.

Et j'ai ri. Un rire fragile de cristal, qui s'enfla, doré, dans ma voix, et qui descendit faire frémir mes orteils.

La fiole maudite de Renée éclata, acérée, glaciale.

(J'avais oublié que cette diablerie haïssait le son du rire!)

Une renversante puanteur s'étala entre lui et moi, une macération infâme de sueurs cadavériques.

L'âme écorchée, nous entendîmes les hurlements des amants morts depuis des siècles sans s'être aimés. Une déchirure horrible tordit ma chair, et nos deux entités se fusionnèrent avec douleur.

Depuis, incubé et succube à la fois, nous torturons ensemble ceux qui dorment. Lui et moi sommes à jamais assoiffés de volupté, à jamais unis dans notre quête des sources du corps.

Ensemble pour l'éternité, je ris encore...

(Extrait de «*Entre louve et chienne*»).

